

# *Ideal et Réalité.*



Fondateur : THEMANLYS

# Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

SECRETARIAT GÉNÉRAL :

Hélène CLAIROY — Philippe CROUZET — Jacques JANIN  
— Pierre LICHTENBERGER — PERADON — Marc  
SEMENOFF — Pascal THEMANLYS.

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER, Maurice HEIM. — *Poésie* : PÉRADON. — *Théâtres* : Philippe CROUZET, Hélène CLAIROY. — *Revue* : Marc SEMENOFF. — *Peinture* : George BOUCHE, Jacques BLOT. — *Musique* : André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — *Danse* : Georges FAYARD. — *Sciences Psychiques* : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe Idéal et Réalité* : I. R. — *Le Cinéma* : Intérim. — *Lettres russes* : Eugène SEMENOFF. — *Un Choix parmi les Livres* : S. B. de T.

---

---

## SOMMAIRE

	Pages	
I. Thémanlys : <i>l'Instructeur</i> (suite).....	193	
II. Péradon : <i>Poèmes</i> .....	199	
III. Jacques Janin : <i>Discipline</i> .....	204	
IV. Thémanlys : <i>En Communion Profonde</i> , roman (suite).	215	
CHRONIQUES DU MOIS. — <i>Les Livres</i> : PÉRADON. —		
<i>Les Revues</i> : Pascal THÉMANLYS. — <i>Le Théâtre</i> :		
Philippe CROUZET. — <i>La Musique</i> : André de COUDE-		
KERQUE-LAMBRECHT. — <i>Un Choix parmi les Livres</i> :		
S.-B. de T. — <i>Le Groupe Idéal et Réalité</i> : I. R.....		230

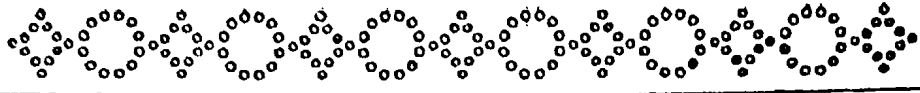
---

---

Abonnement : 20 fr. par an. — Etranger : 25 fr.  
(Voir 3<sup>e</sup> page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-  
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



# L'INSTRUCTEUR

(SUITE)

---

La prudence a été proclamée par Platon la première des vertus divines.

Elle consiste à agir selon la sagesse et il n'y a pas de bonne moisson sans la prudence.

Il y a aussi cette parole : « Celui qui est sage est d'abord sage pour lui-même. » C'est une vérité mathématique, car s'il n'était pas sage pour lui-même, il ne serait pas sage.

C'est une vérité bienfaisante, parce que celui qui applique envers lui-même les formules de science, se met dans la condition d'être un exemple, un guide, une aide pour autrui.

Ayant le maximum de force en lui-même, il demandera peu aux autres et il pourra donner beaucoup. Il sera dans la meilleure forme pour la charité efficace.

Ainsi vous veillerez sur votre santé avec diligence, avec connaissance, et ce sera pour vous un grand devoir.

Et parce que la Beauté est un attribut divin, en rapport direct avec la santé, la joie, la sustentation, l'harmonie, la béatitude,

Vous cultiverez autant que vous le pourrez la beauté, non seulement dans la forme corporelle, mais dans ses mouvements : parole, geste, attitude, et dans son ambiance : vêtement, maison, jardins, cités ; et vous vous élèverez à la beauté de l'âme et à la beauté de l'intelligence qui, comme le cristal précieux, reçoit et diffuse la splendeur vibrante universelle.

Ensuite, vous souvenant que, néophytes, vous recevez, ou vous avez reçu, la Nouvelle lumière, l'intelligence supérieure, la connaissance initiatique, vous vous appliquerez intensément à l'accomplissement des formules de la science spirituelle, matérielle, universelle, synthétique, harmonique, intégrale, les enseignements de la sagesse, dont il est dit : « Toutes ses voies sont des chemins de délices qui mènent à la Béatitude. »

Vous retrouverez sous ce nouvel aspect les mêmes vertus, déjà mentionnées sous leur forme élémentaire, c'est-à-dire vues plutôt par leurs effets que dans leurs actions et dans leurs causes profondes ; mais alors elles seront parées de toute la splendeur de leur couronne, en la Science-Sagesse qui remonte aux causes et explique la raison des choses.

Ceci, parce que le sujet de l'Initiation est le même que celui de la Civilisation, de même que l'objet de la Civilisation est le même que celui de la Science sociale.

Mais l'initié, comprenant mieux, applique avec discernement.

C'est pourquoi il est porteur de lumière et de bénédiction.

D'abord, la pensée.

La pensée est formatrice, tend à réaliser son objet.

C'est ici une loi connue, dont il faut déduire un précepte : le contrôle de la pensée.

La pensée est en nous comme un fleuve qui coule sans cesse.

Si on ne l'utilise pas, c'est le gaspillage du trésor le plus précieux.

Si on s'en sert mal, on fait sans le savoir, et sans le vouloir, obstacle à la construction du mieux, pour soi et pour le monde.

Veillez donc sur vos pensées.

Afin que le fleuve ne déborde pas, ne rompe pas ses digues, mais qu'il irrigue et féconde sur son passage, qu'il porte les bateaux vers les ports, qu'il meuve les turbines productrices de forces.

Pour diriger la pensée, il y a la lecture, la concentration méditative, la parole mentale, la parole prononcée, l'attitude, le geste, la parole écrite, et autres modes dont il faut s'aider avec opportunité et lumière.

L'étoile polaire pour diriger la pensée est la Doctrine philosophique de l'Humanité maximum.

Chacun l'ayant étudiée, et l'étudiant sans cesse, l'adaptera à sa vocation particulière.

Ensuite, la parole.

La parole, qui contient la pensée, la revêt, la manifeste, participe de sa puissance formatrice.

Elle est, de plus, directement réalisatrice, et se répercute en échos nombreux.

Le contrôle de la parole est plus facile que celui de la pensée, parce que la parole peut être arrêtée par le silence, modelée par l'intelligence, maîtrisée par la volonté.

Combien le contrôle de la parole pour le bien est nécessaire !

Combien il est bon d'éviter les paroles surabondantes, inutiles ou nuisibles. Combien il est bon de régler la parole sur l'utilité !

Veillez donc sur vos paroles.

Que votre parole soit bienveillante, bénissante, espérante, porteuse de bonnes nouvelles, semeuse de bonnes semences.

Évitez autant que vous le pouvez toute parole négative, tout récit défavorable.

Cultivez la parole faite, équilibrée, lumineuse.

Ainsi, vous aiderez le courant de votre pensée à suivre la direction droite et juste, ainsi vous deviendrez des bienfaiteurs parmi les hommes.

\*  
\* \*  
\*

Après la parole pensée et la parole parlée, la parole écrite.

Pleine de puissance est la parole écrite.

Elle demeure. Elle traverse les siècles.

Elle est accessible même aux non sensitifs, aux non évolués.

Elle forme les intelligences, les caractères, les mœurs. L'imprimerie a déculpé sa puissance d'expansion, l'instruction généralisée l'a centuplée.

Veillez donc sur vos écrits, vous tous, vous surtout poètes, penseurs, littérateurs, journalistes, dramaturges, sociologues...

Veillez à appliquer à vos œuvres la magistrale formule antique : « Homme, veille à ne former qu'à l'image d'Elohim », l'image de l'Equilibre duel.

Ne répandez jamais le déséquilibre par l'écriture, mais par elle servez l'ordre, qui fait la Lumière, jusqu'à l'amour, qui fait l'Harmonie.

Plus encore, soyez les défenseurs de la pureté de l'écrit. Demandez aux lois de vos pays de veiller avec sagesse, avec prudence, avec douceur, avec compréhension, de façon à écarter le poison écrit qui peut souiller une civilisation entière.

Est-ce tout? Non! Voici maintenant la parole dessinée, peinture, dessin, image, illustration, photographie, affiche, plastique théâtrale, cinématographe, porte immense par où peuvent être répandus dans l'humanité le Bien ou le Mal, la décadence ou le progrès, la joie ou l'aridité.

Veillez, veillez sur la parole dessinée; demandez aux lois de la contrôler pour le bien général, car, en vérité, l'image est génératrice. Veillez, afin que la semence soit bonne, utile, bienfaisante, que cette force soit mise au service du Bien, progressif, incessant. La

musique, l'architecture, la danse, l'art décoratif et, en un mot, tous les arts, influencent aussi la civilisation quoique d'une manière plus secrète, plus indirecte.

C'est pourquoi, en tous les arts, vous encouragerez les tendances nobles, revêtant les doctrines initiatiques, et vous découragerez les tendances déséquilibrées et infériorisantes.

Vous ne concevrez pas comme auteur un art condamnable, vous ne le manifesterez pas comme exécutant, vous ne l'écouteriez pas, vous ne le regarderez pas, vous ne le lirez pas, comme auditeur, spectateur et lecteur, mais vous le fuirez et vous en éloignerez les autres, selon vos moyens.

Afin de vous garder purs et de purifier l'humanité et l'aura terrestre, car là est la voie qui mène à l'ère d'allégresse, promise et attendue, mystiquement et scientifiquement.

THÉMANLYS.

(à suivre.)





---

# POÈMES

---

O vie, entre ces murs, humble et douce, tu mets,  
parmi du ciel et l'incertain de lentes heures,  
pour le banal regret qui sourit et se pleure  
la clarté des demains sur la nuit d'un jamais.

Que, prise entre ces maux que triste et fier j'aimais,  
cet orgueilleux ennui d'être désert m'effleure,  
car ta souffrance même, o vie, est comme un leurre,  
elle ne survit pas à l'espoir qui promet.

Tout me comble docile à ce timide espace  
car rien sans l'enrichir sur mon cœur nu ne passe,  
car ces fruits mûriront que chaque instant fait lourds,

Comme sur cette main ouvrière se pose  
l'inoubliable poids du soleil et des jours,  
la flamme du destin brûle un cœur qui repose.



Se taire, museler toutes les folles voix,  
celles qui causent, celles qui parlent, et celles  
qui sanglotent, clament, et les murmures frêles,  
ceux qu'on entend, ceux qu'on écoute et qu'on prévoit.

Etouffer les frissons de la chair, ceux parfois  
du cœur, de l'âme, et même des rêves rebelles,  
et pour qu'en soi toutes les fenêtres se scellent  
enliser dans l'oubli l'appel de l'autrefois.

Clore sur soi la porte ouverte sur le monde  
 en se magnétisant de la rumeur profonde  
 où s'exalte le vivre et ses échos meurtris,

pour entendre hurler inextinguible et claire  
 plus forte qu'un silence et sa forêt de cris  
 cette honte de soi qui ne peut pas se taire.

\*  
 \* \*

Beauté, pendant ces jours d'un lamentable don  
 à l'effroi d'être, ornant le triste et le perdu,  
 pour modeler la voix qui n'avait plus de son,  
 tu réveillais la Forme, et, beauté, j'ai tenu  
 précieuse d'être tiens, au désert d'un souci  
 d'être seul, la splendeur des présences rêvées...

Si tu n'étais qu'un peu d'une âme retrouvée,  
 qu'un excès de désir que tout apaise, si  
 je ne tenais de toi qu'un meilleur de moi-même,  
 et ce songe en des nuits épars pour vos chagrins,  
 réveils, ah ! j'ai gardé cette fièvre, et si j'aime,  
 retournant vers ce pire où je fus, cet extrême  
 et splendide frisson de toi, beauté, je crains  
 qu'au cœur sans soif de brute, à cette âme hors d'elle  
 où rien n'est que là-bas, tu ne meures, et pour  
 accabler ce plaisir insatisfait ne gèle  
 cette chaleur d'un monde oublié par l'amour.

Ah, je ne pouvais pas me supporter, sans être  
 comblé de toi, qui joins le secret et les yeux  
 si ne ressuscitait en l'horreur de connaître,  
 l'harmonieuse gloire où la Forme se lie  
 à l'âme, et, consolant notre espoir de nos cieux,  
 le souffle du divin aux lèvres de la vie.

\*  
 \* \*

Le pu  
 et la  
 ah ! d  
 me d

Je su  
 car, j  
 le seu  
 et je

Si tou  
 c'est  
 je me  
 dont

Plagu  
 que  
 pour  
 l'exp

Tout  
 en v  
 vien  
 ose l

Tu c  
 et le  
 ah !  
 car l

Pass  
 un r  
 engr  
 il fa

Le pur balancement d'une herbe dans le jour  
et la lente beauté d'un ciel encor limpide,  
ah ! de quels sentiments ne tremblerais-je pour  
me donner à ces jeux qui comblent l'âme vide.

Je suis avec ce monde épars qui bouge et veut,  
car, pareil à la Forme où s'inscrivent les choses,  
le seul reflet de l'heure est l'envol de mes vœux,  
et je n'ai plus qu'une âme en elle-même enclose.

Si tout vient m'enrichir de modestes émois  
c'est que, plus simple et nu que la fleur et la bête,  
je me donne d'un cœur toujours vif à ces mois  
dont seule se multiplie une incessante fête.



Plage courbe qu'étreint ce bleu de mer, là-bas,  
que reste-t-il, ô geste en ton ciel effacé,  
pour cette image d'or qui ne console pas  
l'expirant souvenir où l'amour est glacé.

Toute la terre tourne avec l'odeur marine  
en vertige d'un cœur qui ne sait plus penser,  
vienne un temps où l'obscur en l'être s'illumine,  
ose la paix d'orgueil et l'espoir d'insensé.

Tu cherches, c'est toi seul qui fais ces formes vives  
et leur éclat te masque au gré de chaque instant,  
ah ! fuis ces jeux de l'heure où ton âme est captive  
car l'esprit veille en toi qui t'anime et t'attend :

Passe le vent, et la lueur et ce jour même,  
un rêve t'est donné pour que tu restes toi,  
engrange la moisson que le destin te sème :  
il faut nourrir ce dieu qui gonfle un cœur étroit.

Ecoute-le, pareil au vaste bruit d'un flot  
dont l'épars paysage étincelle et se lie,  
ordonner le meilleur de ton désir éclos,  
purifier ta joie et agrandir ta vie.

Voici l'âme où tu n'es qu'un éclat de raison,  
ce repos, l'émoi simple et le néant charnel,  
et, parmi la parole où tu restes un son,  
ce peu du vrai de toi qui touche à l'éternel.

\*  
\* \*

Ivresse d'un jour, délire de choix, mon rêve,  
que d'une aile s'emplisse un moment déserté,  
si l'ombre me sourit sans que l'heure s'achève,  
c'est qu'à ton signe le destin s'est arrêté.

Translucide figure où l'avenir se mêle  
au présent, bien orné par un cœur qui se plaît,  
je suis tes jeux, où mon lent souci se révèle  
pour fondre en ta clarté comme en l'eau ce reflet.

Ah ! que je ne m'éveille et qu'ébloui je goûte  
cette procession de douceur et d'espoir,  
si de l'aigre chanson où s'exalte le doute  
un seul mot peut se perdre en la splendeur du soir.

\*  
\* \*

Le carrefour saignait son angle en d'aigres feux,  
les ombres s'évadaient de l'obscur nid des portes,  
et la rue où le vent glaçait sa peine extrême  
de ce cri sans écho qui se lève et qui passe  
tordait son corps luisant aux doigts de l'heure lasse ;  
il faisait froid, hors de la nuit le matin blême  
se dressait douloureux vers les étoiles mortes  
et grelottait d'espoir en heurtant les toits bleus.

Nous étions deux dans ce café désert, où seul  
le gaz vert clignotait aux glaces embuées,  
de lents rires d'alcool se figaient en l'air mou  
et la vie harassée hésitait sur le seuil ;  
nous étions deux portant des corps exténués,  
nous étions deux berçant des âmes dénudées  
avec des mots d'enfants nostalgiques et doux :  
et nous écoutions naître, en l'horreur du matin  
délirant vers ces feux qui tremblent de blêmir,  
quand la chair hors d'amour hurle son mal sans fin,  
quand l'esprit hors de foi ne sait plus l'endormir,  
l'impardonné regret où se pleure un jour vain.

. \* \*

Cette âme dont la voix t'est chère et qui se veut  
câline dans la peine et forte dans la joie,  
âme d'un jour ! elle est dans l'heure comme un feu  
dont la cendre est légère à l'instant qui la broie.

Va plus haut, rien n'est vrai que ce lent rythme où naît  
ta sagesse, hors des maux et des hasards de vivre,  
et sous ce masque d'âme où tu te reconnais,  
regarde ce visage épuré qui se livre.

Homme, que rien de toi ne te tente, sois las  
de ces regards déçus de visions trop brèves,  
ton domaine secret s'augmente à chaque pas  
comme la mer grandit aussitôt qu'on se lève.

PÉRADON.

---

---

## DISCIPLINE

---

L'homme veut être libre.

C'est son droit. On le lui dit assez.

Ajoutons que c'est aussi son devoir.

Malheureusement, où que les yeux se portent, on n'aperçoit qu'une immense servitude.

Il y a l'ignorant, qui épelle la vie avec les balbutiements de l'enfance.

Il y a le faux érudit, instruit des mille apparences de la vie, mais non pas de ses réalités profondes. Son savoir prétend sans atteindre.

Il y a l'homme de passion, en qui brûle, pour la possession du monde, une soif jamais éteinte, mais qui n'a plus de soif pour l'attente de l'esprit.

Il y a l'orgueilleux, enfermé dans son propre enivrement, devant l'ardente circulation de la vie. Il « mange sa propre chair », dit l'Ecclésiaste.

Il y a le vaniteux. Celui-ci prétend aux mesures des hommes, mais n'en reçoit que les fausses.

Il y a l'égoïste. Ne donnant rien, il ne reçoit rien. Comme l'orgueilleux, il vit avec lui-même, et sur lui-même. Lui aussi « mange sa propre chair ».

Il y a l'impulsif. L'irréflexion le soumet et le perd.

Or, l'ignorance lie. Car l'action est à ceux qui peuvent, donc à ceux qui savent.

La fausse érudition lie, en substituant à la science vraie le savoir désordonné et vide.

La passion lie. Cela se passe de preuve.

L'impulsion lie. Cela s'en passe également.

L'orgueil lie, en enchaînant l'homme à lui-même.

L'égoïsme lie pour la même raison.

Comme l'ignorance, la vanité lie par l'aveuglement.

Néanmoins, l'homme vit en bonne intelligence avec ces despotes, parce que leur joug familier est consubstantiel à sa nature. Et il ne voit de contrainte que dans la règle sociale extérieure, établie précisément pour réduire l'emprise des contraintes intérieures en faveur de la vie collective, faite de tempéraments, de limitations, d'accommodations.

Ainsi, pensant échapper à la règle des hommes, l'homme s'asservit davantage à sa propre règle. Tel celui qui se jette à l'eau pour éviter la pluie.

Mais, comme la vie sociale est irréalisable sans l'organisation, qui spécialise et attribue les fonctions et, par cela même, promulgue une règle commune; comme l'anarchie pure, conséquence théorique de

l'individualisme absolu, est non seulement une aberration de la pensée, mais une impossibilité de fait, l'homme croit trouver sa liberté dans le libre choix de ses maîtres.

« Libre » choix, dites-vous? Illusion complète. Comment ce choix s'exerce-t-il? Selon l'homme lui-même, c'est-à-dire selon les maîtres intérieurs qui le dominant : ignorance, orgueil, égoïsme, etc...

A leur tour, et en l'absence d'autorité naturelle, par quoi les gouverneurs de l'homme le pourront-ils saisir, si ce n'est par les facultés mêmes d'où ils tiennent la délégation de leur puissance. Peut-on soumettre un enfant par d'autres raisons que celles qu'il peut comprendre? Ainsi, la même chaîne liera gouvernants et gouvernés, chacun étant l'un et l'autre en même temps, et la liberté ne sera jamais si absente que dans les institutions établies en son nom.

\*  
\* \*  
\*

Maintenant, des distinctions sont nécessaires.

Car l'ignorance, l'orgueil, la vanité, l'égoïsme, mouvements purement négatifs, défaillances volontaires de l'individu à l'expansion naturelle de la vie vers la vie, sont à condamner sans retour.

Mais la passion est la vie même; son élan, son renouvellement, sa dilatation féconde. Qu'elle soit du corps, de l'âme ou de l'esprit, elle est le désir qui



---

choisit son objet et marche vers sa conquête. Elle est la promesse de l'alliance des forces, et de la génération des formes et des œuvres. Mais elle est mouvement, et non pas direction. Selon ce qu'elle anime, elle fait le bien ou le mal. Elle est donc un serviteur, non un maître.

L'impulsion propose la même alternative. Elle aussi meut et ne dirige pas. Salutaire si elle vient de l'instinct, si elle se fait avertissement de la vie à la personne, pour la conserver et l'amplifier, elle est malfaisante si elle vient de sources troubles. Il lui faut aussi un contrôle.

Disons tout de suite qu'il en faut un à toutes les énergies de l'homme. Et que là se tient le problème de la liberté.

Aucune forme d'énergie n'est mauvaise en soi. Car rien n'est dans le monde qui soit hors du monde et qui, dans son objet fondamental, ne soit nécessaire à l'ordre du monde. Et ceci pose suffisamment que toute énergie est un moyen, et non pas une fin.

Selon que l'homme a compris ceci et le réalise, ou selon qu'il l'ignore, il est ou n'est pas libre.

Il est libre s'il dispose de ses forces. Il ne l'est pas si elles disposent de lui.

Mais s'il en dispose à son gré, selon son propre arbitre, il entre en conflit avec l'ordre du monde, et s'y brise aussi sûrement qu'un fétu se brise entre ses mains.

Il est donc libre *uniquement* de se soumettre à

l'ordre du monde ; ainsi que l'en instruit celui qui pouvait tout au nom de son « Père », mais *rien* en son nom propre : « Que *Ta* volonté soit faite, non la mienne. »

La mesure de cette soumission donnera celle de sa maîtrise de lui-même et des hommes. C'est pourquoi le « Fils de Dieu » et le « Roi du Monde » sont une seule et même personne.

\* \* \*

Il y a un instrument de la liberté, et il n'y en a *qu'un* : c'est la discipline.

Pour la généralité des hommes, la connaissance, infinie et insondable, de l'ordre du monde, relève de l'instruction et suppose, par conséquent, des doctrines et des instructeurs. Il y a, certes, une doctrine qui nie la doctrine, et enseigne que l'observation, l'expérience et l'instruction de l'homme suffisent à l'instruire. Mais qui croira que ces facultés excellentes ne sont pas et n'ont pas été possédées par d'autres à un plus haut degré que par soi ? Qui le croira sans la plus désarmante puérilité, ou le plus détestable orgueil ? Et qui s'enivrera de cet orgueil insensé sans aliéner pour autant la liberté qu'il a de s'instruire ?

Puisqu'il y a des doctrines et des instructeurs, il y a nécessairement des disciples. La discipline est l'attitude rationnelle du disciple.

Essayons d'éclairer ce mot, afin de lui rendre honneur.

Pour la plupart, la discipline est l'obéissance forcée, par voie de contrainte matérielle ou morale. L'obéissance « militaire » en est l'illustration classique et saisissante. Dans certaines religions, la soumission aux dogmes et aux « mystères » en donne un autre exemple.

De tous temps, cette forme de discipline, plus ou moins tolérée, mais rarement acceptée de plein cœur, n'eut d'attrait que pour les âmes exceptionnelles, portées à l'humilité mystique et instruites de sa puissance. En notre temps d'individualisme effréné, elle doit inévitablement soulever l'hostilité la plus vive. Comme toute formule, du reste, tendant vers l'absolu, son exagération atteint vite à l'absurde philosophique, et, pratiquement, à l'odieux.

Malgré tout, il faut bien lui croire quelque vertu, puisque, selon un axiome fameux, la force des armées ne subsiste que par elle, et que la religion la plus répandue dans notre pays lui est redevable de son expansion et de sa durée. Ces deux facteurs : durée, expansion, ne parlent guère à l'ignorance sentimentale de notre siècle, mais sont pleins d'enseignement pour l'esprit réfléchi.

Pourtant, le salut du monde et le bonheur humain veulent une autre discipline, tout aussi cohérente, mais plus illuminée. Car la contrainte extérieure peut suffire à la cohésion, mais non pas à la vie, mais non pas à la joie. La joie et la vie demandent le plein assentiment. Vers quoi ? Vers l'illumination, vers ce Beau qui,

intellectuel, spirituel ou charnel, achemine l'homme du plus vers le moins imparfait.

Platon définit admirablement l'Amour : « le désir de la création dans le Beau. »

Or, il n'y a de création possible que par la combinaison de deux énergies : active et passive. Dans l'ordre spirituel, la création résulte de la combinaison du Beau — énergie active, fécondante — avec l'énergie passive qui la reçoit. Et l'Amour est le désir qui porte l'une vers l'autre. Mais de même qu'il ne suffit pas d'aimer pour être aimé, de même il ne suffit pas de désirer le Beau pour l'étreindre. Puisque l'Amour réclame un consentement, il faut *savoir* obtenir ce consentement. Terrestrement, cette *science* de l'amour est bien connue, et c'est d'elle qu'il est dit : « l'amour est un grand maître. » Spirituellement, la même nécessité se retrouve. Pour obtenir le Beau, il faut le désirer, et *savoir* faire agréer ce désir.

Puisqu'il y a science, il y a méthode. Puisqu'il y a méthode, il y a règle. Puisqu'il y a règle, il y a discipline.

La discipline est une astreinte volontaire inspirée par l'Amour.

Voilà pourquoi elle est l'attitude *rationnelle* du disciple.

Que veut le disciple ? Posséder la doctrine, s'unir à la doctrine. Vis à-vis d'elle, il est celui qui désire et attend. S'il prétend la régir avant de la posséder, il est comme une femme amoureuse qui voudrait s'impo-

---

ser au bien-aimé avant d'avoir su lui plaire. Une pareille méthode est vouée à l'échec.



L'individualiste va seul à la doctrine, et, dans ce cas, est seul juge du degré de discipline qui convient. Mais ce n'est pas sans danger. Car — à moins de posséder une puissance mentale égale à la doctrine elle-même, et cela suppose qu'on en soit ou qu'on en puisse être l'auteur — il n'est personne qui n'ait besoin d'être éclairé dans son intelligence de la doctrine, et contrôlé dans son application. Dans la presque généralité des cas, la discipline envers la doctrine est corrélative de la discipline envers son instructeur.

Si la discipline est Amour, il faut donc aimer son Maître.

Nous retrouvons ici le grand arcane de la vie spirituelle : l'union de l'Intelligence et de l'Amour.

A qui aime son Maître en pleine spontanéité de cœur, la soumission est facile. Et la Lumière suit d'elle-même. Mais à qui ne l'aime pas ainsi, il y a un moyen de faire jaillir l'Amour : c'est la soumission volontaire.

Il est dit : « Si tu n'as pas la foi, pratique le rite. Et tu recevras la foi. »

A l'instar de ce précepte, on peut dire : « Si tu n'as pas l'Amour, prends l'attitude de l'Amour — Et tu le recevras. »

Car l'Essence et la Forme sont solidaires, et le disciple dont le sentiment refuse l'Essence en sera saisi quand même, s'il s'assimile la Forme.

Il n'est pas de logique en vertu de quoi on puisse aimer la doctrine sans se soumettre à son instructeur. Car l'autorisation du Maître — comme de la doctrine — est sa propre soumission à l'ordre du monde. Vous refusez cet ordre si vous refusez qui vous en instruit. Et si vous le refusez, à quel titre l'aimez-vous ? »

Il est dit : « Il n'y a qu'une loi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu » — l'ordre du monde — « de tout votre être ; et vous aimerez votre prochain » — comme étant la représentation terrestre la moins imparfaite de l'ordre du monde — « comme vous-même. »

Si votre Maître n'est pas votre « prochain » le plus proche, qui donc le sera ?

Le plus proche selon « l'esprit, » bien entendu. Mais c'est « l'esprit qui mène le monde. »

C'est pourquoi il est dit encore : « Que l'homme quitte son père et sa mère pour me suivre. »

Paroles imagées, presque élevées, dans leur sens littéral, jusqu'à l'irréalisable absolu. Mais c'est par l'absolu que le philosophe s'instruit du relatif.

\*  
\* \*

S'il faut entrer dans le relatif, nous dirons : la sage opportunité nous enseignera le juste milieu.

« Toutes choses ont leur temps », dit l'Écclésiaste.

Dans le temps où la pensée se forme, il lui faut, comme à l'enfant, le calme et la pleine sustentation. La critique, l'analyse, la comparaison, toutes facultés spécifiquement décomposantes, doivent être tenues en réserve, tels des instruments hors de saison. Plus tard, la pensée formée, ils deviennent d'excellent usage. Par eux, elle s'élague de ses déchets, et se renforce de ce qu'elle n'avait pas suffisamment assimilé.

Ainsi se comporte le disciple à l'égard de son Maître. Quand l'idée à construire est neuve, il est réceptif et soumis. Il ne cherche pas à comprendre avant d'avoir assimilé, sachant qu'assimilation et compréhension sont une seule chose. Même si son Maître lui demande d'agir *avant* d'avoir pleinement compris, il s'y pliera *de tout cœur*, sachant que l'action éveille et illumine l'intelligence, tout autant que l'intelligence détermine l'action. Mais quand l'idée, vivante et forte, ne risquera plus d'être détruite par l'analyse, il la vérifiera, et, au besoin, la réadaptera. Car le Maître ne peut donner qu'une direction ; et dans l'ordre de l'application, chaque cas est individuel.

Mais lorsqu'un domaine intellectuel est conquis, un autre se propose. Et le disciple, en partie juge et arbitre de ce qu'il a formé et maîtrisé en son esprit, redeviendra soumis à l'égard de l'idée nouvelle éveillée par son Maître. Car un Maître n'est tel que s'il éveille sans cesse ; mais s'il le fait, les lois de la discipline spirituelle sont, au disciple, de nécessité constante.

Ainsi, toujours plus éveillé grâce à sa soumission, faite d'amour et de ce juste sentiment des rapports qui

est l'humilité rationnelle, et toujours plus maître de lui par la pratique et le contrôle persévérant des notions acquises, le disciple progresse sans fin.

Et son Maître progresse comme lui.

Tous deux sont dévolus l'un à l'autre. Sans le Maître, le disciple n'a pas de lumière. Sans le disciple, le Maître n'a pas de manifestation.

C'est pourquoi nous dirons, à l'instar de saint Paul :  
« Le Maître est la gloire de Dieu. Mais le disciple est la gloire de son Maître ! »

\*  
\*\*

Que les disciples se lèvent, pour les accomplissements nécessaires.

JACQUES JANIN.





# En Communion Profonde

*ROMAN*

(SUITE)

---

Vous dites vrai, mais la vie mondaine est comme une chaîne sans fin qui transmet sans cesse un mouvement pareil. Quand on est dans l'engrenage, il n'y a plus qu'à tourner. Pour garder un contact agréable, même rare, avec les salons les mieux aimés, il faut avoir vu la pièce en vogue, avoir lu le livre dont on parle ; il faut même avoir assisté aux précédentes fêtes chez tels et tels, afin de pouvoir acquiescer aux jugements précipités et innombrables dont se fait la moindre conversation.

N'avez-vous pas remarqué combien le langage se transforme vite dans les milieux mondains, de telle sorte qu'un temps d'abstraction intérieure et d'abstention peut rendre inapte presque à ce jeu, des paroles qu'on y joue sans lassitude, d'un bout d'année à l'autre ! Le

démon qui préside aux choses de la mode veut, comme tous les démons, une adoration continue, un abandon complet ; à ce prix seulement il élève ses favoris sur le pavois de l'imitation générale ; pour la moindre révolte, il les renverse et ses sectateurs les foulent aux pieds.

Il n'y a pas de demi-mesure, ni de compromis. S'abstenir, c'est rompre. Il n'y faut plus revenir.

*Daniel.* — Des deux méthodes absolues que vous opposez l'une à l'autre, la première qui consiste à perdre toute personnalité, toute liberté, pour suivre aveuglément le mouvement de quelques meneurs de genre, en esclave, celle-là est contradictoire à la règle des sages qui place en nous-mêmes notre guide incorruptible. Ceux qui la suivent sont des êtres à sauver. Leur sort est plein d'amertume. Ils se repaissent de vanité.

La seconde méthode d'agir conduit à la solitude ; elle est favorable aux grandes éclosions spirituelles, à l'expérience courageuse des systèmes, à l'évaluation sincère et libre des conformités de la croyance avec la vérité, à la construction idéale des monuments de tous ordres, à l'ascension progressive de l'intelligence à travers les espaces de la science. Ne croyez pas pourtant que je lui accorde une valeur absolue d'unique supériorité. Excellente à des moments déterminés pour classer, ordonner, équilibrer, pacifier les souvenirs de notre contemplation et de notre action, elle n'est qu'un des aspects de la conduite normale dont l'autre est de connaître l'univers. Loin donc de s'abstraire toujours en l'oubli des formes, je sais qu'il est bon de prendre un large contact avec la nature par la connaissance sympathique des êtres qui la composent. Parmi ces êtres

dont les variétés infinies illustrent les séries minérales, végétales et animales, comment ne pas donner la place la plus éminente à l'étude de l'homme et des manifestations sociales de sa volonté? A ce titre, le monde reste le milieu dont la fréquentation offre la plus riche moisson d'expériences, de visions et d'observations, parce qu'il se forme du groupement spontané des éléments humains les plus richement départis en dons esthétiques et en talent d'expression; il est en quelque sorte la localisation de l'imagination générale.

La méthode que je prélère et que vous n'avez pas nommée, Monsieur, c'est la vôtre : entrer fièrement dans le palais du démon de paraître comme le dompteur dans la cage de ses fauves et, par la puissance du courage d'être soi-même, dédaigner ses vaines menaces autant que ses inutiles honneurs. Oser jusqu'en ses jardins perfides, délivrer de nobles âmes déjà prisonnières ; ouvrir au vent vivifiant des grandes croyances les salles hallucinantes de troubles parfums; faire servir le prestige de cette cohorte d'esclaves-rois à répandre parmi les foules un peu de vérité féconde.

Et, de la parfaite maîtrise de leurs usages mêmes, se forger une arme capable de fendre et d'écarter les flots vaincus du préjugé. Voilà l'œuvre héroïque que poursuit au sein des fastueuses cours l'humble serviteur de l'Idée, royalement vêtu du manteau de la puissance.

*Jacques.* — Je ne sais pas si ma conduite, même en les plus secrètes profondeurs de l'inconscience, s'autorise d'un tel devoir et l'accomplit. Pourtant, s'il faut savoir se juger soi-même sans mépris et sans présomption, je ne puis me sentir tout à fait étranger à ces pensées d'action rénovatrice.

Vous me parlez de ces choses que je n'avais point précisées, mais qui ne produisent en moi ni étonnement, ni doute; elles sont vraies, elles me sont proches. Je les vivais déjà avant de les définir. J'essaierai davantage maintenant que je distingue les raisons au-dessus, des tendances. Vous m'aidez, voulez-vous?

*Daniel.* — Certainement, je vous aiderai, si toutefois je le puis. Mais c'est en vous que vous trouverez toujours le chemin le plus noble, lorsque vous interrogerez votre âme dans le silence. Croyez-le, ce rôle qui vous attire est grand, il participe des pouvoirs royaux. Oui, il est, par rapport à l'Idée, comme le roi, réalisateur de la justice, est au sage, explorateur du vrai.

C'est un pouvoir d'accomplissement visible par la splendeur du geste, qui vous consacre annonciateur, proclamateur et protecteur de la Vérité. L'arche de la science est entourée de votre prestige et de votre force. C'est un rôle de héros!

Il y a matière à longues réflexions dans l'étude de cette définition des rôles, de ce classement des devoirs, des missions. Chacun de nous naît porteur d'un pli scellé qui marque l'œuvre spéciale que la nature en évolution attend de lui. Pour l'ouvrir, il n'y a qu'à être soi-même avec courage, avec persévérance, avec foi. Il faut projeter une individualité épanouie et originale sur le milieu qui nous entoure. Et de la combinaison de ces trois termes: l'état ambiant, la situation occupée, la vision idéale, il faut tirer le maximum d'effet utile. Ainsi, développer notre individualité, connaître le milieu, comprendre le devoir général attaché à notre situation dans la hiérarchie vraie et dans la hiérarchie apparente et la part d'influence qu'elle comporte, puis réaliser suivant notre mode, notre rêve.

Vous sentez bien que la science intervient surtout

---

dans le troisième terme; savoir le devoir général attaché à tel degré de la hiérarchie. C'est là que s'ouvre l'immensité de l'étude, mais je m'arrête, car où irions-nous?

*Jacques.* — Pourquoi s'arrêter? Vous savez bien que je suis prêt à vous suivre. Et qui sait jusqu'où nous devons aller aujourd'hui?

Trouverai-je dans l'œuvre de Hello la suite de notre conversation? Votre communicative ardeur m'a fait aimer ce livre; je me suis hâté chez le libraire et non content de celui dont vous m'avez parlé, j'ai acheté toutes les œuvres de ce Maître pour qui la gloire se lève.

*Daniel.* — Je suis heureux que vous possédiez ces livres, que vous les conserviez près de vous sur la table ou dans le coin réservé de la bibliothèque amie; que vous puissiez les lire et les relire, en marquer les passages qui vous auront frappé d'intenses coups de crayons dans la marge; les prêter quelquefois — rarement — à ceux dont votre sympathie croit pouvoir illuminer les intelligences réceptives!

Ce n'est pas une des moindres bassesses de ce temps, que le dégoût affiché pour la possession durable des livres qu'on lit. On abrite derrière l'excuse mauvaise d'un manque de place et la crainte de s'encombrer, l'aveu humiliant de ne point oser fréquemment la dépense d'un livre, alors que les jouissances fugitives et autrement coûteuses de la toilette, de la table, des soirées et mille autres futilités ne sont même pas discutées.

Non, la place ne manque pas et, pour en faire, il n'y aurait qu'à distribuer en bienfaisances l'encombrant

chaos des modes d'hier, et puis les occasions de donner ici ou là, aux écoles ou aux œuvres d'éducation populaire, les livres devenus trop nombreux, sont faciles à trouver. Non, ce qui manque, c'est la bonne volonté, c'est la gravité joyeuse qui médite sur l'existence, c'est une place pour la science et pour l'art, dans les cœurs vides de sentiments éternels. La société moderne s'approprierait dignement le mot d'un conventionnel transformé en celui-ci : « Le monde n'a pas besoin de pensée. » Elle se trompe. La pensée est l'irremplaçable aliment du mouvement vital. Les conquêtes de la conscience et celles de la science manifestées par l'art, assurent seules la vie des nations. L'adaptation incessante des formes de la conduite aux découvertes de l'esprit est l'œuvre par excellence, l'œuvre qui édifie, l'œuvre qui délivre.

Le livre est l'instrument le plus actif de cette initiation progressive,

Au-dessus des chroniques passionnées du jour, des représentations caduques à force d'actualité et des dispersantes revues dont les aspects trop changeants émoussent peu à peu chez leurs lecteurs la puissance d'attention, le livre reste le calme miroir où l'homme doit chercher son image afin de se connaître, la montagne aux fortes assises qu'il faut apprendre à gravir, pour juger, de haut, le cours des choses, l'invariable témoin de nos silencieux efforts.

Sans doute appartiendra-t-il à l'avenir de régler les sphères respectives du livre, du journal et de la revue, de façon à laisser à chacun dans son domaine propre la part d'influence qu'il comporte.

Alors, tandis que les feuilles quotidiennes continueront à dépeindre le tableau mouvant des faits, tandis

que les recueils périodiques analyseront ces faits et les jugeront, le livre conservera le dépôt sacré de la synthèse et fera jaillir pour le bien les sources fortifiantes de l'immuable sagesse.

Il y a dans le livre une part plus grande de silence, qui multiplie mystérieusement l'intensité et la durée de son action. Il se nimbe du respect des âges. Il contient l'essence des générations. Il garde le parfum des civilisations lointaines. On dirait qu'il a conscience d'être un mot nécessaire dans l'universelle parole ! Doctrines à peine révélées de castes jalouses de leur savoir, reflets épiques de mœurs absolues, testaments d'une race qui a tenu un moment le flambeau éclatant de la connaissance, témoignage d'une expérience victorieuse, secret d'une destinée héroïque, poème d'une émotion sublime, le livre est le vrai Maître de toute culture profonde.

C'est un noble précepte de Renan que « tout honnête homme devrait cultiver sa bibliothèque comme une partie de lui-même ». Si ce conseil était suivi, les éditions classiques se multiplieraient, les œuvres complètes deviendraient accessibles, les traductions des grands penseurs étrangers se feraient plus nombreuses, les monuments religieux des différents peuples seraient publiés. Alors les jeunes consciences avides de connaître, trouvant auprès d'elles les œuvres qui trempent le jugement, affermissent la volonté, ouvrent l'intelligence, s'épanouiraient dans l'ivresse féconde de comprendre.

*Jacques.* — Certainement, qui d'entre nous n'a souffert de ne pas rencontrer au moment voulu la révélation dont son âme a besoin ? Quelle belle joie ç'eût été pour nous de pouvoir choisir, guidés par un sûr instinct, parmi les trésors de la pensée humaine, notre pain

d'aujourd'hui? Vous voyez que déjà votre Hello m'est devenu familier, puisque les mots qu'il a frappés en médaille me reviennent irrévocablement associés.

*Daniel.* — Et pour mieux déflorer la puissance et la beauté du livre, sans la contrainte et l'excuse de la pauvreté, on a osé ce défi à la distinction et à la noblesse intime de l'esprit : la lecture hâtive d'un volume prêté pour une obole à la curiosité de quiconque et qui circule lamentablement, sans repos, sans rayonnement, sans mystère, à travers les innombrables incompréhensions.

Il faut, pour en arriver là, ignorer bien totalement l'art difficile de la lecture profitable. Goethe, qui avait coutume de dire qu'ayant étudié soixante ans l'art de lire, il n'en possédait point encore tous les secrets, aurait eu sans doute bien des enseignements à proclamer là-dessus. C'est un sujet inépuisable. Je n'en veux retenir ici qu'un fragment. Toute lecture qui n'est pas traduite en formule d'action, qui n'a pas modifié quelque rouage de la croyance et quelque règle de la conduite, a été sans fruit. Le fruit de la lecture qui est une pensée, est celui de toute pensée : l'acte. Le livre enseigne et le lecteur averti associe son désir d'apprendre à la volonté du Maître. On peut rejeter l'enseignement du Maître et n'avoir pas étudié en vain. Des vérités sont venues, jaillissant des profondeurs de l'individualité, et elles ont lutté victorieusement contre la doctrine du Maître. Elles ont prouvé leur force, elles ont fait valoir leur titre, elles ont affirmé. Et l'âme a été nourrie de ces certitudes...

Mais lorsque l'enseignement a été reçu comme une force, une chaleur et une lumière de vie, lorsqu'il a inondé notre âme d'un flot de libre vouloir, d'amour et



d'espérance, alors ce n'est point assez d'en avoir murmuré les fécondantes paroles, il faut encore les approprier à notre être par un effort conscient, les incarner dans notre croyance, les projeter sur notre imagination, les approfondir par la contemplation, les fixer avec les liens de la mémoire, les accomplir enfin au moyen des actions dont elles sont le germe.

Vouloir se transformer, oser manifester l'effet de la transformation ! rare bonne volonté, audace plus rare encore. Et pourtant seule preuve valable de la réception vraie d'une doctrine, seul but poursuivi par l'enseigneur. Car à quoi bon formuler et rendre accessible les lois de la science de vivre, si ce n'est pour que la vie en soit vivifiée ?

Il me semble que c'est presque une sorte de sacrilège de parcourir distraitement et pour l'unique plaisir du bruissement des mots, les pages où sont venues se graver avec violence les révélations d'une intelligence en proie aux étreintes de l'esprit.

Laissez-moi de nouveau vous citer une sentence de Goethe et m'autoriser de ce clair et magnifique génie pour écarter d'avance la prévention de rêverie à l'égard d'une prétention aussi sévère. Voici à peu de chose près, je crois, le texte que j'ai en vue : « La pensée et l'action sont complémentaires, toute pensée doit aboutir à une action, comme toute action doit naître d'une pensée ; hors de là, il n'y a que déséquilibre. »

Cela, les moralistes religieux l'ont affirmé partout en montrant le danger de la science sans les œuvres ; or, la lecture est une évocation de pensées nombreuses qui doivent être balancées par la réalisation d'œuvres nombreuses. C'est aussi pourquoi il n'est pas bon de trop lire. Il ne faut pas dépasser notre capacité d'assimila-

tion et d'application. Un réel désordre et le retard inévitable des études qui auraient dû suivre, résultent du manquement à cette règle de sagesse. Mais on veut ignorer ces choses. De là, combien d'intelligences obscurcies dans la confusion inextricable des connaissances amassées, combien de volontés annihilées dans le doute par des croyances contraires! Que de maux venus de ce déséquilibre dont on ne reconnaît pas l'origine!

Peut-être faut-il en accuser la multiplicité actuelle des publications qui sollicitent une vitesse croissante d'absorption, parce qu'on veut tout connaître, afin de savoir. « Ils ont cherché beaucoup de discours », dit l'Écclésiaste, et ce serait, en un sens, un acte louable d'imiter la modestie des anciens maîtres en commentant les textes précédents jusqu'à ce que ceux-ci aient livré toute leur essence, tout leur secret. Ainsi a fait Ernest Hello en méditant avec puissance les versets de la Bible. D'autre part, nous vivons une époque de mélange et de reclassement. D'innombrables formes se différencient et s'échelonnent; il faut pour ainsi dire, à chacune, un instrument de culture spécial. Et ceci explique et sanctionne l'incessante floraison des œuvres intellectuelles. Seulement, il faut que chacun choisisse et se limite, afin de ne pas être accablé par le nombre et l'inconciliabilité des idées. Il faut avoir le courage d'ignorer, si l'on veut être certain de savoir. Savoir est autre chose que connaître. Il y a mille manières de connaître, mais la connaissance parfaite seule est le savoir. On se trompe donc en essayant de connaître beaucoup pour savoir beaucoup. C'est le vrai moyen de rester ignorant. Je sais bien qu'il y a la mode ici, comme ailleurs, qui en a jugé autrement. C'est un des plus formidables obstacles à franchir, avec l'orgueil

qui n'admet aucune lenteur, aucun délai nécessaire dans l'acquisition de la science. La pratique mondaine sévit partout en dehors de la spécialité de chacun. Avoir le souvenir d'un titre d'ouvrage, en avoir lu l'introduction ou la conclusion, l'avoir feuilleté négligemment d'un bout à l'autre, assurent le brevet d'universalité pour peu qu'on en puisse aussi long sur toute la série des actualités. Il ne coûte rien à l'apparence de s'enfler indéfiniment, puisqu'en effet elle est faite de rien; mais la réalité, la solide et franche réalité est soumise à des lois qui la limitent et proportionnent l'étendue de son pouvoir extérieur à la qualité de ses puissances intérieures.

*Jacques.* — Au moins n'entendez-vous point par là exalter la spécialisation au dépens de la culture générale. La spécialisation est une nécessité qui vient de notre faiblesse, il me paraît noble de l'équilibrer par l'étendue de notre désir. Une curiosité sincère de comprendre toujours davantage doit nous porter aux changements d'horizons.

S'il est vrai que la meilleure part de l'existence se trouve dans les joies de l'admiration, combien alors se légitime l'insatiable voyage que notre intelligence accomplit à travers la connaissance de toute chose. Lorsqu'un esprit se livre entièrement à l'étude désintéressée, il acquiert des forces presque illimitées d'attention, de travail, de mémoire, de fécondité. Loin de s'exclure, les arts s'appellent entre eux et tous ensemble conduisent à la Science, comme la science à son tour éclaire les arts. Pour moi l'idéal humain est la possession de toutes les formes de l'activité dans leur perfection et leur complexité la plus grande !

J'aime le musicien dont le talent a su d'abord exprimer en poésie la trame de son rêve mélodieux ; j'aime

le poète dont le génie a déterminé d'avance les principes et les lois que son imagination va revêtir de la beauté des sensations. J'aime le savant qui est philosophe et le penseur qui est philologue !

D'illustres exemples nous encouragent ; je cite au hasard du souvenir ; c'est Milton résolu à parcourir le champ total de la connaissance actuellement ouvert, théologien, pamphlétaire, scholastique, politique et, au-dessus de tout cela, telle la flèche d'une cathédrale immense, poète de la plus grandiose des épopées ! C'est Goethe, naturaliste, physicien, romancier, philosophe, juriste, historien, dramaturge et le plus parfait des auteurs de lieds ou de ballades. C'est Léonard de Vinci, architecte, ingénieur, érudit, penseur et peintre magnifique. Tant d'autres maniant avec une égale maîtrise le compas du constructeur, le pinceau et l'ébauchoir.

Les découvertes de ce siècle n'ont pas tellement changé les conditions de la science et de l'art, que ce qui a été ne puisse désormais se reproduire.

Quand cette fièvre orgueilleuse de l'effort vainqueur sera calmée, lorsque le classement sera accompli, on retrouvera la possibilité encyclopédique qu'aucun âge ne saurait perdre à cause de l'amplitude de ses travaux, mais seulement par l'énervement de sa force intellectuelle.

Ne m'attaquez pas là-dessus : j'y suis irréductible.

*Daniel.* — Et pourquoi vous attaquerai-je, puisqu'aussi bien vous affirmez avec ardeur de profondes vérités utiles dont le triomphe m'est également à cœur. Certes, la haute et libératrice culture est universelle. Celui qui aspire à la couronne et au sceptre de l'intelligence ne doit être étranger en aucune terre du savoir. La synthèse que je proclame n'est qu'une encyclo-

pédie logique, organiquement classée suivant la loi de la vie.

Les sages de tous les temps ont mis leur patience, leur courage et leur persévérante volonté à franchir un à un tous les degrés de la spirale mouvante, car c'est l'œuvre fondamentale et éternelle. Mais pour mériter cette puissance toujours accrue de comprendre, de retenir et de pratiquer, il faut sans doute être déjà maître d'une bien profonde sagesse. Ne croyons pas obtenir facilement par un peu de bonne volonté et d'application ce don mystérieux de grandir en science sans trouble et sans vertige ; car, en vérité, la route du haut savoir est une route bordée de précipices, une route abrupte où souffle la tempête et dont l'orage rompt souvent de sa voix terrible le silence solennel.

Oui, les conseils de ceux qui savent, doivent être longuement recueillis et médités, au seuil de l'ascension et l'expérience d'un guide éprouvé est une sauvegarde presque nécessaire, et aussi peut-être cette crainte féconde dont l'Écclésiaste dit qu'elle est le commencement de la sagesse et qui n'est que le sentiment très net et dès lors vigilant, de l'existence d'un danger et de la nécessité de se conformer sans cesse à certaines règles définies sous peine de sombrer à l'instant.

Il faut ici passer de cimes en cimes, parce que cette culture à l'inverse de l'éducation première qui s'élève des faits aux lois et des lois aux principes, doit rester constamment dans le plan supérieur des principes pour contempler de leur sommet la chaîne sans fin des conséquences...

Il y eut un silence après ces derniers mots, comme si aucune parole ne pouvait assumer maintenant l'expression d'une pensée devenue trop intense. Il était tard,

il fallait partir ; Jacques se leva, tendit la main et très doucement interrogea :

— Serons-nous amis ?

— Oui, je crois que nous serons amis.

— J'espérais que nous l'étions déjà !

— Oui, il y a entre nous une possibilité d'amitié dont l'étincelle a jailli. Mais l'amitié est aussi une de ces choses qui veut la perfection. La nôtre vient de naître ; cultivons-la afin qu'elle vive ; donnons-lui le temps d'épanouir ses gerbes. « Il faut savoir attendre longtemps pour mériter de conserver toujours », a dit un célèbre initiateur. Soyons patients ; pour fonder une réalité profonde, mettons le temps de notre côté. Eprouvons-nous. Comprendons-nous. Ne bâtissons point sur le sable. J'ai tellement soif de réalité !

Vous voyez, je vous dis là une confiance, une vraie parole d'amitié !

— Au revoir... Voudrez-vous venir un jour vers moi ? Nous hâterons l'épanouissement des gerbes.

— Certainement, je viendrai.

Et la porte se referme et Jacques, presque ébloui de tant d'idées, presque déçu de si peu d'abandon, évoque une fois encore son rêve d'amitié douce et confiante.

#### IV

On avait introduit Daniel dans le cabinet de travail de Jacques Delétoile qui n'était pas encore rentré. C'était l'heure crépusculaire que tous deux aimaient. A travers les vitraux, les dernières lueurs du jour

passaient en teintes assombries. Sur la table, une lampe électrique mystérieusement voilée jetait une lumière bleuâtre. Une autre d'en haut laissait tomber les reflets d'une pourpre lointaine. Et toutes ces couleurs dont les objets s'éclairaient symphoniquement donnaient à l'atmosphère une vie intense, comme sillonnée de rêves. Daniel se laissait bercer par le chant de ces harmonies silencieuses ; contemplant sans impatience le cadre de la pensée, dont chaque ciselure avait été cherchée avec art, dont chaque détail avait sa valeur de conformité savante et de beauté vraie. Pareille à quelque orgue d'ébène, la bibliothèque étalait, à la place des tuyaux d'argent, la ligne changeante des fines reliures. Un paysage de Monet semblait dormir, en attendant que le jour lui rendit son éclat. Ça et là, des moulages aux formes sacrées révélaient l'antique splendeur.

De brèves minutes passèrent ainsi. Bientôt, Jacques entra en s'excusant d'être en retard. A quoi Daniel :

— Non, ne vous excusez pas. C'est moi qui étais en avance. D'ailleurs, je n'ai point attendu. J'avais à admirer.

THEMANLYS.

(à suivre.)



# CHRONIQUES DU MOIS

---

## LES LIVRES

.....

LE BAL DU COMTE D'ORGEL, par Raymond RADIGUET.

(BERNARD GRASSET, éditeur.)

---

• Quelque volonté qu'on y apporte, on ne peut lire le livre d'un mort, cette pire mort de vingt seules années, sans que le sentiment ne s'émeuve. L'âpre éclat du définitif trouble cette indifférence courtoise que nécessite la littérature. Ce tragique « achevé » que le destin consigne à la dernière page de l'œuvre ne permet plus que de la voir en grandeur. Il n'est pas question de promesses, ni d'art. Voici ce que cet homme est venu dire sur la terre.

François de Seryeuse lie amitié de hasard avec le couple d'Orgel. Entre ce jeune désœuvré et ce ménage infiniment mondain, d'étroites relations, qui ne se justifient que d'habitude, se nouent. La comtesse, banale aventure, s'éprend de François pour ce qu'il diffère du comte. Seryeuse, de Mahaut d'Orgel parce qu'elle est femme et qu'il la voit. Le drame est dans la lucidité de ces amants qui n'en sont pas, dans l'ingénuité de leur défense contre eux-mêmes, dans le plaisir qu'ils y prennent, la honte qu'ils y goûtent, elle, d'une atmosphère neuve, lui d'un espoir qu'il n'ose former de peur qu'il échappe. Le comte et



Seryeuse sont amis... d'une amitié si solide et tellement sans raison qu'Orgel, amoureux à sa manière et effectivement aimé de Mahaut, ne peut prendre au sérieux l'amour que tout lui montre et qu'on lui avoue. Parmi de menus incidents, c'est le roman d'âmes si peu formées, à ce point de méconnaître que d'elles quelque chose puisse se former en dehors de l'insignifiant.

Ce livre, qui a un commencement, n'a pas de fin. Son charme est dans la nuance, une délicatesse très réelle et comme pudique dans l'analyse de ces sentiments si vagues qu'ils errent encore dans la sensibilité. Ce livre a une force dans la sobriété de sa matière, dans l'exiguité de ses artifices, dans la mesure de ses enseignements, et le ton distant qu'il emprunte pour accroître les petits êtres dont il parle. Livre atroce, si l'on veut de ces vies qui ne valent pas d'être vécues, ni racontées, ou élégant récit de ces menus accidents, à quoi n'échappent guère les âmes les mieux apparentées.

Jean Cocteau dit « auteur sans âge d'un livre sans date, voilà Raymond Radiguet ». Il est vrai que rien ne s'avoue des vingt ans du romancier. Cet homme, par don spécial, ou plutôt par application excellente d'un esprit clair, n'ignorait rien de l'art d'écrire. Il était vraiment le maître de lui, et, en ce sens, un maître. Mais son livre est daté par sa mort. Il avait trop peu, mal vécu, donné trop de temps à former son art, pas assez à augmenter son âme. Il n'eut pas le temps de créer en lui cet équilibre intérieur de l'expérience à quoi se confronte et se mesure l'apport des instants, et qui par là détermine la qualité et la quantité de tout. Radiguet exprimait à merveille ce qu'il pouvait cueillir. En ce jardin où il choisissait l'élément de son œuvre, il n'y avait qu'arbres sans racines profondes et fruits trop hâtivement dorés par un soleil précoce. Poussé par le destin, il se hâta d'être un homme de lettres exceptionnel ; il n'eut pas le temps de devenir un homme. Admirable exemple que le sien pour ceux qui vivront plus que lui...

PÉRADON.



## LES REVUES

oooooooooooooooooooo

Dans *Conférenciá*, quatre causeries de M<sup>lle</sup> Hélène Vacaresco sur les *Princesses de Légende*, éblouissent et attirent.

Toutes les conférences semblent actuellement restreintes dans l'étude critique. Montrant que la parole n'est pas vouée seulement à saluer des œuvres, Mademoiselle Hélène Vacaresco crée une œuvre de beauté. La grande poétesse évoquant Sémiramis, la reine de Saba, Schérazade et Aspasia, offre des images sensibles et nerveuses — mieux que des images, du passé réconcilié avec l'avenir — et cela par un verbe diapré :

« Schérazade est le symbole, l'image de l'éternelle poésie, qui offre aux races pour les désaltérer son cœur intarissable, suspend les décisions des puissants et des rois, tient l'âme enfantine des peuples attentive à ses propos, et dans la nuit, les yeux hallucinés par l'attente de l'aurore, accomplit sa mission de beauté, de désir et de pitié ! »

« Ce voyage de la reine de Saba, ce prestigieux voyage n'est-il point, en effet, celui qu'au début de la jeunesse font toutes nos âmes, avec autour d'elles, la caravane dorée des illusions splendides?... »

Et dans Aspasia, c'est une âme sculptée, si belle par la forme qu'elle devient presque un corps, l'âme de la Grèce.

Joignant le classique au moderne, la plastique au sentiment, l'Orient à la plus belle langue française, Hélène Vacaresco a créé une œuvre de haute joie !

— Dans *la Grande Revue*, des poèmes de Maurice Pottecher, placides et simples, rappellent en harmonie Henri de Régner :

« *L'Homme fait son destin comme le potier son vase  
... Le poète ce sage amant de la folie  
S'il n'y met que de l'eau réjouira ses yeux  
D'y voir trempée, légère, une rose qui plie...* »

— Comment un jeune ne signalerait-il pas la fondation du journal *Illusion* « hebdomadaire de la génération nouvelle », qui s'est assuré la collaboration de : Marcel Achard, Francis Carco, Tristan Derème, André Lamandé, Robert Salmon, J. Natanson, d'un bon poète de dix-sept ans, Jacques Delmond, et même du journaliste... de quinze ans, Pierre Ogouz.

— Dans *la Revue de Paris*, le début d'un roman de Nancy George : toute l'immobilité de l'Orient dans un style pur et ambré.

— Un beau poème de M. Xavier de Magallon à *La Revue Universelle* : A la première Pierre. On se souvient que M. de Magallon est membre de cette « pléiade », de santé lyrique dont le nom seul réprouve les omelettes de mots dadaïstes, qui créent un mirage savant par leur faiblesse même.

N'allons pas, comme certains, au-delà de notre désir : on ne doit pas, on ne peut pas nier de belles rencontres dans Appolinaire, ni reprocher aux maîtres Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, l'excès du feu qu'ils ont allumé. Si la beauté est un équilibre rare, la moindre déformation la défigure. D'ailleurs Rimbaud ayant écrit : « Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit », ne corrigait-il pas sa débauche de rêves, en avouant : « Cela s'est passé : je sais aujourd'hui saluer la beauté » ? Mais l'excès vient de la recherche. Et la recherche a des causes : la poésie ne satisfait peut-être plus. Parce que — plus que tout — elle reflète l'âme d'un siècle. En ces temps disparates, aucune âme ne domine. L'un cherche le bercement comme l'enfant qu'endort la chanson, le moderne désire le heurt, fuyant le bruit de la mer et des heures. Dans ce croisement de civilisation, la poésie joue sans doute le rôle gauche d'une femme blanche, devant des peaux rouges, des jaunes et des nègres !

Pascal THÉMANLYS.



## LES THÉÂTRES

.....

BABYLONE, de PELADAN, au Théâtre Esotérique.

L'interprétation, nous en reparlerons, elle fut remarquable. L'aimable mise en scène de M. Castan nous présenta toute une image d'Epinal très réussie et de très chrétienne inspiration, qui arracha aux habitués de la salle Adyar et à leurs invités, critiques compris, m'a-t-il semblé, des tempêtes d'acclamations.

C'était pourtant la deuxième représentation de « *Babylone* » en trente ans. Il faut vraiment qu'il y ait une justice immanente ! Car l'œuvre, encore que l'auteur, le bien intentionné, en prenne tout le temps l'inspiration au zénith, nous est apparue comme un ciel d'opérette, que traverserait par instants la vraie foudre, en faisant beaucoup de fumée.

\* \* \*

« CHACUN SA VÉRITÉ »  
trois actes de Luigi PIRANDELLO, à l'Atelier.

Puisqu'il y a un cas Pirandello, comme il y eut un cas Wagner, nous tenons pour bonnête de prévenir le lecteur que nous avons pu entendre les « *Six personnages en quête d'auteurs* » sans être touché de la grâce. Nous n'en serons que plus à l'aise pour confesser aussi que « *Chacun sa Vérité* », quoique nous trouvant déjà familiarisés

par les « *Six personnages* » avec les femmes en crêpe et le deuil instantané, cher à l'auteur, ne nous a pas, malgré toute notre bonne volonté, remis dans le droit chemin.

La malveillance d'une minuscule sous-préfecture, mise en émoi par la présence d'un nouveau rédacteur, un conseil des « curiosités » siégeant en permanence chez les voisins de palier de sa belle-mère, sans pouvoir arriver à élucider le problème s'ouvrant sur ces données : la dite belle-mère ne vit pas avec sa fille et son gendre, mais son fils vient la voir isolément. Elle ne monte jamais à leur cinquième étage, mais elle et sa fille, enfermée sous clef, échangent de leurs nouvelles par un petit panier qui monte et qui descend, attaché à une ficelle. Pourquoi ?

Tous les moyens sont mis en œuvre pour savoir. Déjà la belle-mère a esquivé l'explication. Le rédacteur, se rendant à son tour chez ses voisins, éclaircit tout le problème. Sa femme est morte depuis deux ans, mais en celle qu'il a épousé, la pauvre mère folle de douleur s'obstine à reconnaître sa fille. Le bonheur des trois êtres commande les mesures qui lui permettront de demeurer dans son illusion. Il salue et sort. On respire, quand, patatras ! la belle certitude s'écroule sur un retour offensif de la mère-grand venue révéler que c'est son malheureux gendre, qu'elle aime véritablement, qui s'obstine à ne pas reconnaître sa femme. Car en pleine lune de miel, pour raison de santé, on avait dû un moment la lui soustraire.

Affolement, où trouver la vérité ? Tous leurs papiers ont été détruits avec le reste de la famille par un tremblement de terre. On imagine alors une confrontation du gendre et de la belle-mère. Sans résultats, car ils ne se contredisent guère qu'à moitié, chacun des deux faisant mine, par pitié, de sacrifier à l'innocente manie de l'autre ; à la fin tout de même, le gendre chasse la belle-mère, pour en finir... et la rejoint. C'est alors qu'un personnage sardonique, intelligemment joué par Charles Dullin, qui semble exprimer la vérité de l'auteur s'il y en a une, imagine de questionner la jeune femme. Elle a le mot du secret, elle est la vérité. Effet facile, prévu : elle entre la tête sous un épais voile noir qui lui tombe jusqu'aux pieds : nul ne peut voir le visage de la Vérité. Et elle se tait, après avoir paru donner raison successivement à tous les deux. Etant la vérité, elle est « ce qu'on la croit ». C'est tout.

Ce point de départ nous a paru un fondement bien mince pour recevoir la superstructure de ces trois actes sans clarté. La thèse pourtant était belle, et présentant, dans sa relativité, une redoutable apparence de vérité, valait d'être traitée avec autrement de largeur.

Certes, l'auteur, dont nous ne songeons point à contester la vaste œuvre de romancier, se meut sur la scène, avec une aisance merveilleuse dans ce monde à lui, et sait camper ses personnages comme pas un, mais tous ceux qui n'ont pas été conquis d'emblée, pris, par l'intérêt très feuilletonnesque de l'action encore que psychologique, ceux-là ont senti ce qu'il y avait dans cet art dynamique, de heurté, de « pas de chez nous ». — Et cette insouciance de la forme extérieure restait sans compensation vraie. Artificiel plus que profond, ce que Pirandello nous a prouvé hier, une fois de plus et brillamment, c'est qu'il y a *une superficie de la profondeur*.

Cela, la science et la justesse d'interprètes comme M. et M<sup>me</sup> Charles Dullin, Lucien Arnaud, Camille Corney et M<sup>me</sup> Blazy, n'ont pas pu le masquer.

A signaler d'ailleurs une jolie scène, bien qu'éveilleuse un peu de cet aimable sentiment, le déjà vu, scène où, seul devant son miroir, l'interprète de l'auteur médite sur la différence entre la personne qu'il est pour lui-même et celle qu'il est pour les autres, et qu'il ne connaîtra jamais, l'alter ego, plus alter qu'ego, renvoyé par le miroir. Nous n'y contredirons pas : Pirandello lui-même n'est que l'idée qu'on s'en fait.

\*  
\* \* \*

Nous parlerons dans une prochaine chronique de « *Croque-mitaine* », la jolie pièce de M. Alfred Machard qui vient d'être créée au Théâtre Français.

PHILIPPE CROUZET.



## LA MUSIQUE

oooooooooooooooooooooooo

**Impressions musicales de Hollande**

En mars, l' « OEuvre Inédite » donnait une œuvre pour piano d'un compositeur hollandais, jouée par l'auteur. C'était très noir, très énergique, très frappant. Je ne comprenais pas comment cette œuvre pouvait provenir d'un pays qui semblait doux, poétique, estompé des différents gris du Nord par les brumes, les eaux à faibles ombres, et les terres plates et longtemps nues, couvertes de moulins à vent paisibles.

Je me souvenais de la représentation hollandaise de « Tristan et Iseult » que les Champs-Élysées avaient donnée il y a quelques années. C'étaient de grands acteurs, à l'aspect de marins un peu sauvages, et qui rendaient admirablement la poésie wagnérienne, avec de belles voix pures et chaudes ; mais rien là de noir, ni de brutal.

Et puis je voyais après un compositeur hongrois, qui revenait de Hollande, où il n'avait pas pu composer, parce que le ciel était trop différent de son ciel d'Orient ; c'était justement ce nivellement monotone de la terre et cette atmosphère opaque de brouillards qui le changeaient trop de ses montagnes et de son soleil.

Enfin, le printemps suivant, je partais pour la Hollande.

Quel superbe pays ! Une campagne plate évidemment, — mais quel repos que cet horizon ! — Cette ligne — et puis deux caractéristiques : l'eau, l'eau partout, avec ses navires naviguant à travers tous les champs, soit à la voile, soit au moteur, soit hissés par des hommes ou des bêtes. — Quel mouvement ! — Cette eau calme, aux mille ombres doucement atténuées... Et d'autre part les multitudes de moulins à vent appelant de tous côtés le symbole de la charge idéaliste de Don Quichotte... Et par dessus tout cela, les fleurs

naissant, non pas isolées en dessins comme chez nous, mais à profusion, en champs, comme à l'état sauvage.... Enfin un peuple net, travailleur, poli, propre.

Je commençais à comprendre ce compositeur, qui semblait un peu brutal, sans que ce soit pourtant par un modernisme outrancier. C'était le caractère de sa race, — grande énergie du Nord, énergie intérieure sous un aspect calme, — si opposée au midi plus bruyant qu'agissant.

Et quelques jours après, un Bénédictin m'expliquait que le Hollandais, n'ayant pas de distractions dans sa campagne trop uniforme, puisait dans l'étude toutes ses joies : travail intérieur, travail intense.

La source d'art de la Hollande venait de là : ce régal que l'on éprouve en détaillant ses musées de peinture, en suivant son architecture si spéciale, en approfondissant le caractère de ses marins, de ses savants, de ses penseurs, est le résultat de cette vie de méditation, dans un pays qui est un lieu idéal de retraite, loin des distractions matérielles.

Un peu plus tard enfin, visitant alors un cloître, on me montrait que tout y était l'œuvre des moines, architectures en briques de plusieurs teintes, peinture de couleurs aussi brillantes que jadis, musique des mystères divins formaient un travail admirable conçu tout uniquement par ces ouvriers de la pensée.

La Hollande, qui possède un peuple si doué au point de vue exécution musicale, n'a pas eu encore de grands compositeurs ; mais avec la recrudescence du mouvement international musical, causée par la surexcitation nerveuse des temps modernes, elle va certainement produire...

L'œuvre de ce compositeur, difficile à saisir au début, en est la preuve, puisqu'elle aide au contraire à comprendre le caractère de ce peuple ; — l'impression de noir n'est-elle pas la coloration philosophique de cette volonté et de ce travail tout intérieur !

ANDRÉ DE COUDEKERQUE-LAMBRECHT.





---

**UN CHOIX PARMİ LES LIVRES**  
.....

LE RÉVOLTÉ, par Maurice LARROUY.

Le Révolté, c'est l'homme, nourri des principes communistes, qui essaye de profiter de son stage à bord d'un torpilleur pour propager la doctrine en prêchant l'indiscipline et l'action directe. Mais ses efforts de prosélytisme et ses tentatives de sabotage échouent devant l'attitude ferme et intelligente du commandant et l'estime que celui-ci a su inspirer à son équipage. Malgré la dernière partie un peu faible et une conclusion banale, on prend plaisir à cette lecture en s'intéressant au dur labeur, aux émotions, aux déceptions de l'officier de marine, responsable de son torpilleur devant un commandant d'escadre orgueilleux et injuste. Tout finit bien, car c'est un roman, ce que l'auteur, avec sa connaissance des choses de la marine, a le talent de nous faire oublier par moments.

---

L'OMBRE DE LA CROIX, par J.-J. THARAUD.

Saisissant tableau d'une petite communauté juive de Galicie. Avec un pinceau minutieux et coloré, l'auteur étudie le caractère juif et les innombrables pratiques rituelles qui régissent la vie de ces poignées d'hommes disséminées dans les plaines de Pologne et de Hongrie. On reste confondu et impressionné devant ce mélange de sainteté, de routine et de superstition, devant ces êtres à part, inassimilés, debout en notre vingtième siècle comme des témoignages encore vivaces d'un passé lointain dont il ne reste ailleurs que vieilles pierres ou momies. Dans ce cadre archaïque, où la vie se déroule, figée par la tradition, les cœurs battent cependant ; et, bien que souvent incompréhensibles pour nous, leurs élans nous émeuvent par la noblesse qui se dégage de tout ce qui participe de la foi et de l'éternité.

## LE GRAND SILENCE BLANC, par Félix ROUQUETTE.

Voici encore un livre délassant parce qu'il nous emporte pour quelques heures dans un monde totalement différent du nôtre. Climat, individus, mode d'existence, tout nous étonne et nous passionne dans cette région quasi-polaire du Klondyke où, sous l'épaisse carapace de neige, se cachent les pépites d'or pour la conquête desquelles l'homme court tous les risques et brave chaque jour la mort. Perdu dans ces déserts glacés, en face de son travail herculéen, l'homme se simplifie, rassemblant ses instincts primordiaux autour de sa seule énergie. Qu'il semble infime, cet homme en face de la nature géante et hostile ! Mais la flamme qu'il porte en lui fait fondre la neige et devant sa volonté tenace fléchissent les obstacles qui semblaient insurmontables...

S. B. de T.



## LE GROUPE IDÉAL ET RÉALITÉ

Avec la rentrée, l'activité a repris dans tous les travaux du groupe.

**Au studio** de Mme Hélène Clairroy, la classe de diction a retrouvé son zèle et son enthousiasme ; la Compagnie d'*Idéal et Réalité* répète déjà ses nouveaux spectacles.

Nous parlerons le mois prochain du *Foyer d'Art*, et de l'intéressante manifestation sur l'œuvre de Lucie Delarue-Mardrus, avec causerie de Philippe Crouzet, et *La Belle Visite*, un acte de Lucie Delarue-Mardrus joué avec le concours de l'auteur, au théâtre des Mathurins.

I. R.

# Idéal et Réalité

---

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

---

Paraît vers le 15 de chaque mois, sauf en Août,  
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—  
Etranger..... Fr. 25.—

---

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon  
COBLENCÉ, administrateur, 145, rue de la  
Pompe, Paris-XVI<sup>e</sup>.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours  
qui paraît en mai

---

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font  
l'échange, doivent être adressés à M. Pascal  
THÉMANLYS, 1, Rue de la Muette, Paris (16<sup>e</sup>).*

**LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS**

Chaque auteur est seul responsable de ses articles.

## Idéal et Réalité

**ne publie que de l'inédit.**

---

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son  
intense désir d'aider le progrès, par l'accueil  
volontairement fait aux jeunes talents, **Idéal et  
Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent  
participer au renouveau actuel de la pensée.

# Editions du Faune

---

## Gustave ROUGER

L'Autre Désir. . . . .	Fr. 6.50
Sonnets à rebrousse-poils . . . . .	» 4.50
Poèmes du Moghreb. . . . .	» 5.—

## William TREILLE

Le Prélude à la Tourmente . . . . .	» 8.50
-------------------------------------	--------

---

## Vient de paraître chez A. DELPEUCH

éditeur

51, rue de Babylone, PARIS (VII<sup>e</sup>)

<i>Pascal Thémánlys</i> : Le Monocle d'Emeraude. Fr. 5.—
<i>William Treille</i> : La Tourmente enchantée . » 7.—
<i>Marc Semenoff</i> : Introduction à la Vie Secrète. » 6.—
<i>Hélène Clairoy</i> : Le Maître de la Joie. . » 7.—

---

## ON TROUVE ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE DELPEUCH

### LA REVUE " IDÉAL ET RÉALITÉ "

ainsi que les ouvrages suivants :

## THÉMANLYS

Les Ames vivantes, <i>roman</i> . . . . .	Fr. 6.—
Misère et Charité, <i>étude sociale</i> . . . . .	» 6.—
La Route Infinie, <i>2 actes en prose</i> . . . . .	» 3.—
Le Miroir Philosophique, <i>1<sup>re</sup> série</i> . . . . .	» 2.—
L'Humanisme, <i>étude sociale</i> . . . . .	» 4.—

## Claire THÉMANLYS

La Conquête de l'Idéal . . . . .	» 5.—
Le Rayon Vert, <i>un acte</i> . . . . .	» 1.50
Premiers Pas vers la Route Spi- rituelle . . . . .	» 2.50